

# SOUVENIRS ET TÉMOIGNAGES...



L'ensemble des îles éparses

## MISSION MÉTÉOROLOGIQUE sur les Îles Glorieuses 1984

« Je suis dans ma troisième année de séjour à La Réunion et me voici programmé pour une nouvelle mission dans les Iles Eparses : destination les Îles Glorieuses. Tous mes collègues vantent cet espace comme le lieu paradisiaque par excellence. Le « must » des îles Eparses. »



Ile Grande Glorieuse.  
Photo site IFRECOR (Initiative française pour les récifs coralliens)



L'archipel des Glorieuses (7 km<sup>2</sup>) est composé de deux îles coralliennes : la Grande Glorieuse (3 km de diamètre) où se trouvent les installations humaines, et l'île du Lys (circulaire de 600 m de diamètre) entièrement déserte. L'est et le nord-est de la Grande Glorieuse sont caractérisés par un ensemble de dunes atteignant une altitude maximale de 12 m. Deux petits îlots, les Roches vertes et l'île aux Crabes, complètent l'archipel. Le tout est entouré d'un lagon s'asséchant aux basses marées. Elles sont situées à 220 km au nord-ouest de Diego Suarez (Madagascar).

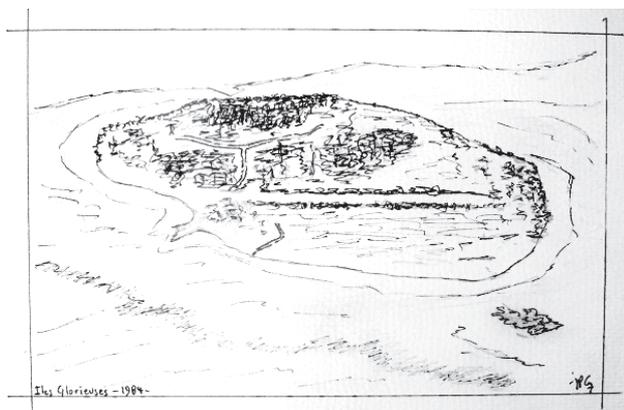
La flore se compose essentiellement de cocotiers et de filaos. La faune est représentée principalement par une colonie de sternes assez importante. Le climat est caractérisé par deux saisons :

- une saison fraîche, de mai à novembre, pendant laquelle souffle un courant d'alizés de secteur est à sud-est. Durant cette période, les températures moyennes sont de l'ordre de 24 °C à 28 °C. La période de sécheresse va de septembre à novembre.
- une saison chaude, de décembre à avril, qui correspond au régime de mousson de nord-ouest. Les précipitations sont importantes, de 107 à 214 mm par mois, avec un maximum en janvier. Les températures moyennes avoisinent les 28 °C et le taux d'humidité est compris entre 81 et 84 %. A cette saison, l'île est parfois affectée par le passage de tempêtes ou de cyclones tropicaux. On en dénombre environ 7 par décennie, passant à moins de 200 km de l'île.

L'archipel semble avoir été découvert par les navigateurs se rendant aux Indes au début du 16<sup>e</sup> siècle. Pourtant, c'est en 1879 qu'Hippolyte Caltaux accoste sur cet îlot qu'il nommera par la suite « Glorieuses »,

probablement pour perpétuer dans l'océan Indien le souvenir de la révolution française de 1830. Il y implanta une cocoteraie dès 1885 ; exploitée jusqu'en 1958 par des Seychellois, elle est actuellement abandonnée.

La prise de possession réelle des Glorieuses par la France date du 23 août 1892. Le capitaine Richard, commandant du « Primauguet », arbora ainsi le pavillon national sur la Grande Glorieuse. Une plaque fut même érigée. A cette époque, les îles furent rattachées à la colonie française de Mayotte (1897). Caltaux, nommé garde-pavillon de l'archipel pour la France, occupa les lieux de façon plus ou moins épisodique. Il exploita le coprah de la cocoteraie, ainsi que le guano de l'île du Lys jusqu'en 1907. A la suite de son départ, le droit sur ces îles revint à l'État et celles-ci furent accordées en concession à la Société française des îles malgaches (SOFIM) appartenant à M. Lanier. L'administration de l'archipel ainsi que celle de Mayotte avait, entretemps, été confiée au gouvernement général de Madagascar (1908).\*



Pendant la Seconde Guerre Mondiale, l'exploitation de l'archipel fut abandonnée. En mai 1945, l'administration de Madagascar loua une seconde fois l'archipel à la SOFIM, dont le mandataire était le seychellois Jules Sauzier. En 1952, Gaston Sauzier succéda à son frère, poursuivant ainsi l'exploitation du coprah sur l'île. La concession d'exploitation prit fin en 1958.

En 1955 eut lieu l'installation de la station météorologique, dans la partie nord de l'île principale. Celle-ci fonctionnait par intermittence au cours de l'année, c'est-à-dire principalement durant la saison cyclonique d'octobre à mai. Dès 1960, son fonctionnement devint permanent. En 1965, la station fut déplacée dans la partie sud de la Grande Glorieuse et baptisée « Gérard Martin », du nom d'un météorologue disparu dans le canal du Mozambique. L'intérêt de cette station est incontestable. Au point de vue météorologique, elle prévoit les cyclones intéressant le nord de Madagascar et les Comores. Elle permet également la protection de la navigation maritime et de la navigation aérienne internationale sur les parcours Madagascar-Djibouti-Madagascar et Kenya-Maurice-Kenya.

Le départ est toujours agité et le « Transall » est plein à craquer pour un voyage avec escale à Mayotte où seront déposés hommes de troupe, fret et autres marchandises attendues par les autorités administratives diverses en liaison entre la Réunion et Mayotte. L'escale est prévue pour deux à trois heures, juste le temps d'aller saluer les collègues en poste sur ce territoire aux couleurs africaines. Cette fois on nous annonce une escale plus longue, avec ordre de descendre nos sacs stockés sur un coin du tarmac. Cela me donne le temps d'aller visiter Dzaoudzi sous la gouverne du chef de la station météorologique de l'aéroport. On entend le muezzin à l'heure de la prière. Les hommes et femmes grouillent de toutes parts. Il fait chaud et humide. Le vert flamboyant de la végétation luxuriante, toute proche et envahissante autour et dans la ville, crée un tableau vivant qui rappelle en grandeur réelle le Jardin des plantes. Les "Renault 4L" et les "Méharis" semblent être les jouets grandeur nature des adultes qui circulent de toutes parts sur des routes éreintées. Le radio de la base nous contacte... le "Transall" est prêt à décoller plus tôt que prévu pour les Glorieuses. C'est à toute vitesse que l'on regagne l'aéroport et qu'en quelques enjambées je me retrouve assis, un peu essoufflé, avec mes collègues de la mission. Le bruit assourdissant durant le vol ne laisse aucun répit et rapidement un léger état somnolant m'envahit. Le crissement du train d'atterrissage me rappelle à l'essentiel. Très vite, le comité d'accueil fait son travail et, en moins de quarante minutes, tout le matériel est débarqué... tout sauf mon sac et mes affaires personnelles pour la mission. Il faut se rendre à l'évidence dans la précipitation du retour mon sac est resté sur le tarmac. Le collègue que je relève me prête deux tee-shirts, un short et une serviette. Josué et Eugène, mes fidèles compagnons de mission, m'offrent une brosse à dent et du dentifrice et une paire de tongs. Je ne suis pas très fier de cette situation, mais il faut faire avec. À la liaison radio « BLU » du soir, mon collègue de Mayotte me confirme qu'il a bien récupéré mon sac. Une chose est sûre, et une fois n'est pas coutume, je laisserai pousser ma barbe...

Comme à l'habitude je pris, avec mes deux acolytes et le gendarme, le soin d'une première visite de l'île avec le tracteur affecté qui permettait de passer partout sur l'ensemble des chemins comme sur le sable fin des plages. Je n'avais jamais vu sable aussi fin et aussi doux de ma vie. Les cocotiers s'étaient étalés et forment une véritable forêt. La station météorologique à quelques encablures de la plage est entourée de filaos. Une atmosphère paisible respire.

Cela faisait une semaine que je parcourais à pied ou en tracteur ce petit bout de terre sans n'y voir aucun intrus. Observations météorologiques, transmissions des données, observation des tortues vertes nombreuses dans le lagon, des sternes, repas

créoles, évaluation des stocks, bricolage, maintien des groupes électrogènes, un coup de main aux cuisines, parties de pêche, lectures et parties de cartes le soir : un rituel bien rodé de ces missions en terre isolée. Du lever au coucher du soleil, la journée était remplie de petites tâches bien définies qui ne laissaient aucune place à l'oisiveté. Chacun prenait pour soi un espace-temps pour se construire, se protéger, s'évader.

Le ciel était infiniment bleu. Pourtant, un soir, il se laissa envahir par de nombreux nuages qui devinrent de plus en plus épais et menaçants. La nuit, la pluie chaude et claquante vint troubler mon sommeil. Le vent se mit de la partie, agita de toutes parts les grandes palmes, fit plier les filaos. J'entendais les rouleaux des vagues claquer sur la plage. Les éclairs commencèrent à cingler de toutes parts, le tonnerre gronda de toutes parties. Quelques cris d'oiseaux apeurés s'élevèrent en guise de protestation. Sans nul doute le passage d'un grain orageux tropical ! Durant plus d'une heure, figé derrière ma fenêtre, j'observais ce spectacle où la force des éléments naturels ornaient le ciel, laissant mon impuissante inquiétude invoquer tous les saints pour que l'on retrouve un peu de clémence.

Au petit matin, mon acolyte vint me retrouver en criant « *oté patron, le ciel l'est tombé sur nous ce t' nuit'...* » ; avec nos balais raclettes, nous épongeâmes la cuisine extérieure... le soleil déjà de retour continua à sécher rapidement les installations. Seule une tôle, celle recouvrant les toilettes, avait été arrachée. Les mesures météorologiques confirmèrent le passage brusque de ce grain avec la rotation du vent et son accélération, pour atteindre des rafales à plus de 90 km/h, un pluviographe qui affichait 30 mm de pluie en une heure et un bond spectaculaire de la température qui fit un yoyo d'amplitude de plus de dix degrés. Je consignais avec minutie toutes ces observations et mesures pour qualifier au mieux l'instant météorologique observé, rendant compte à la première vacation radio des conditions.

Le neuvième jour, une voile blanche se dessina à l'horizon. Petit à petit elle s'approcha de la côte et, comme il est d'usage, nous fîmes un bon accueil. Le capitaine montra sa tête le premier et salua avec générosité. L'accent ne laissait aucun doute. Le voyageur était suisse, ce que confirmait le passeport contrôlé par Pierre P, notre gendarme, trop heureux de trouver une occupation momentanée conforme à sa fonction. Notre surprise fut plus grande encore quand sortirent avec un grand sourire la femme du capitaine, et deux petites têtes blondes frère et sœur de six et huit ans. La famille au complet se présenta et demanda l'hébergement pour deux jours. L'autorisation fut donnée par la direction météorologique de Saint-Denis et la préfecture contactées par radio BLU pour la circonstance. Cette petite famille à bord d'un petit sloop de huit mètres cinquante avait quit-

té Genève depuis trois mois pour la folle aventure d'un tour du monde... Leur récit captiva chacun de nous et ils partagèrent finalement cinq jours pleins avant de poursuivre leur périple dans l'océan Indien. Les enfants curieux de notre vie missionnaire participaient facilement aux diverses tâches de notre collectivité. Leur joie communicative agréa mes compagnons avec lesquels ils parcoururent le territoire. Pour nous remercier, ils organisèrent pour leur dernier jour aux Glorieuses un repas à bord de leur voilier, nous offrant le tribut de leur pêche et quelques bonnes bouteilles de leur terroir. Ils repartirent requinqués, munis de nouvelles forces physiques et morales.

Au cours d'une de mes promenades solitaires à travers la cocoteraie je fus consterné de découvrir des pièges en forme de collet, fabriqués avec du fil de pêche posés au ras du sol. Intrigué par cette présence pour le moins insolite, je retournais à la station météorologique et questionnais les membres de mon équipe. Aucun d'eux n'avait été à l'origine de ce braconnage. Je fis de même avec ceux du campement militaire dont j'obtins la même réponse. Je pris l'initiative de détruire ces collets et de mener une petite investigation. Avec mon équipe, nous montâmes un tour de garde d'observation sur les lieux des pièges pour savoir si cela pouvait venir d'une personne en cours de mission. Rien. Je consultais donc les registres des personnels ayant séjourné sur l'île précédemment. Un nom attira mon attention, un certain « F. », gendarme qui avait fait équipe trois mois avant nous. Il était en résidence à Saint-Pierre ; son nom dont l'origine me rappelait les vieilles traditions villageoises de mon île où le braconnage faisait partie d'un art de vivre très peu contesté. Je lui fis une visite de courtoisie à mon retour. Heureux de retrouver un compatriote, il me reçut avec verve et chaleur. Il me confia dans notre langue et, un peu gêné, au détour de quelques pastis, avoir eu l'idée de poser ces collets pour améliorer l'ordinaire. Je fis semblant de ne pas comprendre, lui rappelant que nos missions avaient surtout un caractère de protection environnementale et que les écosystèmes devaient être respectés. Nous nous quittâmes sans amertume.

La petite barque mise à notre disposition permettait de naviguer à l'intérieur du lagon et jusqu'à la limite. Armés de belles cannes à pêche, nous faisions chaque jour de bonnes prises qui alimentaient nos repas quotidiens. Je n'ai jamais mangé autant de poisson en quarante jours. Notre cuisinier Josué maîtrisait à merveille toute forme de cuisson, au barbecue, en papillote, au court-bouillon ou en carry. Lors d'une plongée, je fus sous l'emprise d'un spectacle sous-marin inouï, avec des espèces de toutes les couleurs venant par curiosité vous chatouiller les bouts des doigts. Les tortues vertes, nombreuses et particulièrement agiles sous l'eau, offraient un ballet permanent et fascinant. Depuis cent dix millions

d'années cette espèce parcourt les océans ; ici elle vient perpétuer l'espèce. Cette tortue marine est la plus grande des Cheloniidae. La carapace mesure en moyenne 110 cm et l'animal pèse entre 80 et 130 kg. Certains spécimens peuvent atteindre un poids de 300/350 kg pour une longueur de carapace de 1,5 m. Sa carapace ovale est aplatie pour une meilleure hydrodynamique, sa largeur est d'environ 85 % de sa longueur. Sa tête est petite et représente environ 20 % de la longueur de la carapace. Elle ne dispose que d'une seule paire d'écailles préfrontales. Le bord de sa mâchoire inférieure est grossièrement dentelé, tandis que la supérieure est munie de fortes crêtes sur la face interne. C'est la plus rapide des tortues marines : elle peut atteindre une vitesse de près de 30 à 35 km/h.

Quand elle a atteint sa maturité sexuelle, la femelle vient pondre tous les 3 à 6 ans sur la plage où elle est née (ou du secteur), puis elle retourne dans l'océan. Elle s'accouple près des plages et les femelles vont y pondre jusqu'à six fois, ce qui lui prendra environ un mois et demi. Elle commence par s'assurer de la sécurité de la plage depuis le bord de l'eau, plage qui ne devra pas être bordée de végétation, et être ni trop large, ni trop étroite.

Une fois arrivée assez haut sur la plage, elle commence par creuser sa cavité corporelle, un trou d'une fois à une fois et demie son épaisseur ; cette première phase dure environ vingt minutes. Puis elle creuse le puits de ponte avec ses pattes arrière, cette seconde partie du trou est peu large mais profonde d'environ 70 cm ; cette dernière phase dure vingt minutes à peu près.

Enfin, elle pond une centaine d'œufs (de 20 à 250), mous, de la taille d'une balle de golf, soit de 5 à 6 kg. Elle rebouche son trou après environ vingt minutes de ponte. Puis elle avance sur à peu près trois mètres dans n'importe quelle direction en jetant du sable derrière elle si bien qu'il est impossible de savoir où elle a pondu. Les trous restants sur la plage ne sont qu'un leurre. Elle retourne à la mer environ une heure et demie après avoir pondu. La durée d'incubation est de 45 à 70 jours suivant la température. Une tortue verte adulte peut nager 1 000 km entre sa zone de ponte et celle où elle se nourrit.

Quelle vie !

Cette vie du moment nous révèle une belle surprise : nous avons la chance d'assister à une éclosion. Aussitôt nous accourons avec mes coreligionnaires et nous commençons le comptage, tout en essayant de préserver les petites qui fument vers la mer. Les sternes veillent et piquent en fuseau vers ces proies si tentantes. Un bon nombre seront sauvées, tout au moins jusqu'à leur lieu de vie : l'océan... après c'est une autre histoire sur laquelle nous n'avons aucune prise. De tels instants sont des purs bonheurs. Je les savoure intensément.

Cette terre isolée où il fait bon courir à pied sur ces grandes plages de sable fin et immaculées nous offre avec générosité son espace de vie. Loin de la vie accélérée des villes, loin des bruits sonores polluants, loin de la consommation, l'homme retrouve ici une vraie dimension. La science de la météorologie nous offre cette opportunité. Quelle aubaine ! Je ne peux que penser aux pionniers qui nous ont précédés dans ces missions dans les îles Eparses et qui ont œuvré à les rendre humaines... les Hoareau, Payet, Petit de la Rodière, Bègue, Fontaine, Zitte, Bénard, Mallick, ces météorologistes qui ont ouvert la voie en construisant, au fil des ans depuis 1960, ces temps missions pour faire qu'aujourd'hui ces îles sont devenues des terres classées et protégées. Oui messieurs, c'est à vous que nous le devons et vous avez accompli ces missions avec beaucoup de passion et d'abnégation personnelle, sans oublier vos familles qui vous ont toujours soutenus malgré l'éloignement forcé que vous concédiez.

Lorsque le "Transall" décolle, au trente-cinquième jour de la mission, je regarde avec une forte émotion l'île aux rivages de sable fin s'éloigner puis disparaître à jamais. Ces bouts de terre baptisés « Îles Eparses » sont attachants et nous y laissons une part de nous-mêmes. Que m'ont-elles réellement apporté ? D'abord d'apprendre et de comprendre la communauté créole qui m'a toujours accompagné sur ces territoires, avec un partage sans faille dans un profond respect mutuel. Ensuite, de découvrir combien le rayonnement scientifique pouvait être un facteur pacifiant sur ces terres convoitées et en dernier d'être convaincu que la protection de ces écosystèmes est un garant majeur dans les grands équilibres climatiques et faunistiques de la planète. 🌈

**JEAN-PAUL GIORGETTI**

Extrait de mon livre « *Le temps des Îles* », Ed A. Piazzola - 2019

\* « Le Décret n°2012-245 portant création du parc naturel marin des Glorieuses a été signé le 22 février 2012. Il est paru dans le Journal Officiel de la République Française n°46 du 23 février 2012.

Administrativement, les îles Glorieuses font partie du district des Îles Eparses de la collectivité des Terres australes et antarctiques françaises (TAAF).

Avec le parc naturel marin de Mayotte, dont il est contigu, la France se dote d'une aire marine protégée de plus de 110 000 km<sup>2</sup>, l'une des plus grandes après le parc naturel de la mer de Corail en Nouvelle-Calédonie et le sanctuaire Agoa dans les Antilles.

Le parc naturel marin des Glorieuses, dans les Terres australes et antarctiques françaises, accueille un récif précieux de 17 km de long et d'une superficie de 165 km<sup>2</sup>. Il sert de zone refuge à de nombreuses espèces menacées : tortues marines, mammifères marins, requins et raies, oiseaux marins. Sa création correspond à un engagement du Grenelle de la Mer qui avait conclu à la nécessité de mieux protéger ces îles lointaines de l'océan Indien. »